

# CLAIR-DE-LUNE

Par Fenimore Cooper

Traduction de la Bédollière

édition Romans populaires illustrés, vers 1850.

---

Numérisation : Denis Blaizot

---



Gloubik Éditions

2014

Ceux qui ont visité les possessions anglaises, dans les Indes occidentales, se sont souvent divertis de l'esprit et de la finesse que montre quelquefois un nègre mieux doté par la nature que la généralité des hommes de sa race, surtout lorsqu'il arrive que son maître est aussi un individu de bonne humeur. Le serviteur basané semble parodier les singularités de son maître, il étudie à fond son caractère, et s'assure adroitement du degré de liberté qu'il peut prendre sans crainte d'être puni.

J'ai rencontré une fois un nègre de ce genre appelé Clair-de-Lune ; il appartenait à un individu qui n'était pas moins singulier que son domestique. Pendant plusieurs années, il avait occupé à Port-Royal la place de maître de port, avait eu sa retraite et une pension, et vivait dans une petite maison de la ville de Ryde, dans l'île de Wight. Son nom était Pétoncle ; mais on avait pris l'habitude de l'appeler le capitaine Pétoncle, et il garda ce titre jusqu'au jour de sa mort.

De sa personne, le capitaine Pétoncle était très gros, très gras, et ressemblait assez au mollusque dont il portait le nom. Il était de proportions si rondes et si pesantes, qu'il paraissait beaucoup plus facile de le rouler d'un lieu à un autre que

de le faire marcher.

À la vérité, il n'aimait pas à exercer ses facultés locomotives ; ses promenades se bornaient à faire le tour du petit jardin qui était devant la façade de sa maison, et dans lequel il avait des œillets simples ou carnés et des chrysanthèmes, dont il n'était pas médiocrement fier.

Sa tête était entièrement chauve, polie et d'une blancheur éclatante. Sa figure était d'une teinte plus rose, qui devenait de plus en plus foncée, et finissait par se transformer en rouge vif au bout de son nez.

Le capitaine Pétonde avait été autrefois patron d'un vaisseau marchand, et son séjour dans un climat chaud lui avait fait contracter l'habitude de la boisson, qui se fortifia pendant le temps que ses fonctions le retinrent à Port-Royal. Il avait acheté Clair-de-Lune pour trois cents dollars, lorsque celui-ci n'avait encore que sept ans ; et à son retour en Angleterre, il l'avait amené avec lui.

Clair-de-Lune était très attaché à son maître ; il était aussi très attaché à la faculté d'agir à sa guise ; mais il était surtout très attaché à la bouteille de grog de son maître.

Le premier attachement était vertueux, le second naturel, le troisième, dans l'opinion du vieux Pétoncle, était criminel au premier chef.

J'allais souvent rendre visite au capitaine Pétoncle, car il avait une humeur joviale qui égayait ceux qui le fréquentaient. Comme il sortait rarement, il était toujours content de recevoir quelqu'un de ses amis. Un autre motif de mes visites était que je trouvais toujours à m'amuser des discussions continuelles qui s'élevaient entre le maître et le nègre. J'étais à cette époque employé à empêcher la contrebande, et ma station était à environ quatre milles de la résidence de Pétoncle.

Un matin j'entrai chez lui, et je le trouvai, comme de coutume, dans son petit parloir du rez-de-chaussée.

– Eh bien ! Pétoncle, mon garçon, comment vous portez-vous ?

– Mais assez mal, Bob. À vrai dire, je suis sur le siège du repentir, c'est-à-dire faisant pénitence dans un fauteuil, comme vous le voyez, dans une culotte de toile à voile. Hier au soir, j'étais à flot et passablement heureux ; mais ce matin je suis à sec et passablement misérable ; la nuit dernière j'avais plus de voile que de lest, et j'ai

chaviré et perdu la tête, je l'ai retrouvée ce matin, avec un saumon de fer dedans, à ce que je crois, tout cela grâce à mon bon naturel.

– Comment cela, Pétoncle ?

– Jack Piper est venu me voir hier au soir ; s'il avait bu seul tout le grog, il n'aurait pu s'en retourner chez lui ; j'en ai donc bu un peu moi-même. Le pauvre garçon ! il eût été dans un triste état si je ne l'avais aidé à vider la bouteille ; et maintenant vous voyez que je souffre par suite de ma bonté. La facilité de mon caractère a causé ma ruine, Bob, c'est elle qui a fait de moi une boule en polissant toutes mes aspérités.

– Vous vous êtes certainement comporté avec beaucoup de prudence et de bonté, Pétoncle, d'autant plus que nous savons que votre conduite était tout à fait contraire à vos penchants.

– Oui, Bob ; oui, je suis doux comme un punch au lait. Je pleure souvent... quand la cheminée fume, et quelquefois à force de rire. Toutes les femmes à Port-Royal avaient coutume de dire que j'étais un homme sensible. Vous voyez que non-seulement je donne mon argent comme les autres pour secourir mon semblable, mais

encore que je donne jusqu'à ma tête, et c'est ce qui m'est arrivé hier au soir ; je puis, au reste, m'en passer ce matin pendant une heure ou deux.

– Ne dites pas cela, Pétoncle ; il est vrai que vous pourriez vous passer de la partie supérieure, mais sans votre bouche vous ne seriez pas trop à l'aise.

– C'est très vrai, Bob ; un individu sans bouche est comme un vaisseau sans écouteille. En parlant de cela, ma bouche est à sec. Qu'en dites-vous, Bob ? appellerons-nous Clair-de-Lune ?

– Il me semble qu'il fait très grand jour pour un clair de lune.

– Ce n'est qu'une éclipse, une éclipse totale, je puis le dire. Le fait est que ma tête est si pesante qu'elle me roule sur les épaules ; il faut que j'aie quelque chose dans la gorge, pour la soutenir. Clair-de-Lune ! venez briller ici, montrez-vous, vilain mal blanchi !

Le nègre était dehors à nettoyer les couteaux ; il répondit, mais en continuant sa besogne.

– Comment voulez-vous que je brille, massa Pétoncle, quand vous ne me donnez jamais d'argent.

– Non, répondit Pétoncle, mais je vous donnerai autre chose, si vous ne montrez pas votre face, vilaine lune. J'appliquerai sur votre bord inférieur un coup qui vous fera voir des planètes.

– Massa Pétoncle, vous parlez beaucoup ce matin.

– Venez ici, monsieur.

– Pourquoi m'injuriez-vous ce matin, monsieur ? répondit Clair-de-Lune en frottant ses couteaux sur la planche ; ma figure ne brille pas plus que votre crâne blanc et dégarni de cheveux.

– J'en ai arraché un, drôle, toutes les fois que vous m'avez volé mon grog, et voilà pourquoi je n'en ai plus.

– Les cheveux, poursuivit-il en s'adressant à moi, sont comme les rats qui quittent un vaisseau dès qu'il devient vieux. Mais, Bob, j'admire comme ce coquin nous fait attendre. Je l'ai élevé, je lui ai donné sa liberté ; mais laissez-lui prendre un pied, il en prendra bientôt quatre. Clair-de-Lune, je sens que ma bile commence à s'échauffer, le bout de mon nez est déjà rouge.

– Je viens de suite, massa Pétoncle.

Clair-de-Lune frota encore une ou deux

fois sur la planche le couteau qu'il tenait, et parut.

– Vous m'appelez, monsieur ?

– À quoi sert de vous appeler, fripon de noir ?

– Vraiment, monsieur, vous avez tort ; vous me dites : Clair-de-Lune, faites les choses l'une après l'autre ; j'obéis et finis les couteaux ; cette chose faite, je viens et obéis à l'ordre suivant.

– Eh bien, apportez de l'eau froide et des gobelets.

Clair-de-Lune reparut bientôt avec les objets demandés, et sortit de la chambre après m'avoir fait une grimace.

– Clair-de-Lune, où allez-vous, voleur ? Quand m'avez-vous jamais vu boire de l'eau froide ou en offrir à mes amis ?

– Je n'en ai vu vous boire qu'une fois, et alors vous étiez ivre, et la preniez pour du gin ; mais vous, très souvent donnez rien que de l'eau à vos amis, massa Pétoncle.

– Quand donc, fripon ?

– Mais vous, très souvent me dites que l'eau est assez forte pour moi.

– C'est parce que je vous aime, Clair-de-Lune. Le grog est pour vous un ennemi

mortel.

Clair-de-Lune me regarda et me dit :

– Massa Pétoncle est vraiment bon chrétien, il aime son ennemi mortel.

– En tout cas, je ne crains point de regarder mon ennemi en face, ainsi donnez-nous la bouteille.

Clair-de-Lune posa la bouteille sur la table.

– Maintenant, Bob, dit Pétoncle, que me direz-vous de neuf ?

Mais qu'est-ce cela ? qu'est devenu tout le grog ?

– Il a été tout bu hier au soir, massa Pétoncle, répondit Clair-de-Lune.

– Voleur à face noire, je jurerais qu'il en restait encore une demi-bouteille quand j'ai pris mon dernier verre ; Car j'ai regardé la bouteille à la chandelle pour m'assurer de ce qu'elle contenait.

– Quand vous êtes monté vous coucher, massa Pétoncle, je vous assure qu'il n'y en avait pas une goutte dans la bouteille.

– Et feriez-vous serment, Clair-de-Lune, que vous n'en avez pas bu hier au soir ?

– Non, massa Pétoncle, parce que je suis gentleman, et que je ne mens jamais ; je

l'ai bu parce que vous l'avez donné à moi.

– Alors il fallait que je fusse ivre, vraiment ; maintenant, dites-moi comment je vous l'ai donné ? répétez-moi mes propres paroles ; rappelez-moi toutes les circonstances.

– Oui, massa Pétoncle, je vais faire souvenir vous de tout : Quand massa Piper fut parti, vous avez regardé la bouteille, et vous avez dit : Avant que je – j'aille me coucher je vais encore en prendre un verre pour m'aider à monter l'escalier. Alors je dis : Si vous le faites, vous jamais capable de monter l'escalier ; alors vous avez dit : Clair-de-Lune, mon bon garçon (vous m'appelez toujours mon bon garçon quand vous avez besoin de moi), venez m'aider ; vous, avez bu votre grog, puis vous êtes retombé sur la chaise, et vous avez fermé d'abord un œil, et puis vous avez fermé l'autre. Je vois, encore du grog sur la table, je prends la bouteille, et je dis : Massa Pétoncle, montez-vous ? Et vous dites : Oui, oui, tout de suite. Alors je tiens la bouteille en l'air, et je dis à vous : Massa, faut-il vous aider ? Et vous dites : Oui, oui, il faut m'aider ; alors je prends un verre de grog, parce que vous m'avez dit de vous aider.

– Je ne vous ai pas dit de vous servir

vous-même, coquin<sup>1</sup>.

– Oui, massa, quand vous m'avez dit de vous aider à finir la bouteille, j'ai obéi à votre ordre, et je me suis servi ; alors, monsieur, j'ai attendu encore un peu, et j'ai dit : Faut-il vous aider, massa ? Et alors vous dire : Oui ; j'ai encore obéi à votre ordre, et j'ai pris un autre verre. Alors vous avez ouvert la bouche et ronflé. Je regarde de nouveau, et je vois encore un tout petit verre dans la bouteille, et je vous appelle : Massa Pétoncle, massa Pétoncle ! et vous dites : En haut : en haut ! et alors votre tête tombe sur votre poitrine, et vous vous remettez à dormir. Alors je vous appelle de nouveau, et je dis : Massa Pétoncle, il Y a encore une petite goutte, veules-vous que je la boive ? et vous penchez votre tête sur votre sein, et ne dites rien ; je n'étais pas bien sûr, et je répète : Massa Pétoncle, veules-vous que je boive cette petite goutte ? et vous faites un autre signe de tête, et je dis : Tout va bien ; et je dis : Massa Pétoncle, à votre bonne santé ! et je finis la bouteille. Maintenant, massa, vous savez toute l'histoire, et elle est vraie d'un bout à l'autre.

---

1 Jeu de mots ; help veut dire également aider, assister et servir quelqu'un.

Je voyais que Pétoncle s'amusait autant que moi du récit de Clair-de-lune ; mais il fit la grimace.

– Ainsi, monsieur, il paraît que vous avez profité de ma triste situation pour vous réjouir en buvant mon grog.

– Massa Pétoncle, vous disiez tout à l'heure à massa Farran que vous aviez bu tant par bonté d'âme pour massa Piper. J'ai fait la même chose par bonté d'âme.

– Eh bien, monsieur Clair-de-Lune, il me faut du grog, reprit Pétoncle, et comme vous vous en êtes servi la nuit dernière, vous allez m'en servir maintenant ; trouvez-en où vous pourrez ; je vous donne juste dix minutes...

– Supposez que vous me donniez dix schillings, monsieur, interrompit Clair-de-Lune, cela vaudrait mieux.

– Je n'ai plus d'argent, je n'en aurai pas avant le jour d'échéance de ma pension. Il n'y aura pas un boulet dans la soute jusqu'à mercredi. Trouves-moi du grog, ou je vous donnerai plus de coups que de pence.

– Vous n'avez pas d'argent ! Comment avoir du grog, massa Pétoncle ? Missy O'Bottom elle m'a dit, le dernier jour d'échéance, que vous n'aviez pas payé

toute votre note ; elle n'aime pas cela beaucoup, elle dit que vous êtes un diable de trompeur, et n'avoir plus de confiance en vous.

– Maudite soit la vieille sorcière ! Croiriez-vous, Bob, que madame O'Bottom veut jeter le grappin sur moi depuis deux ans ? Elle veut me faire seigneur de son auberge de l'Oie et de la Poivrière, et me donner ses biens et sa main. Je soupçonne que je serais l'oie, et elle la poivrière ; mais nous ne passerons pas par ce chemin-là. D'abord elle est trop grosse, et moi je suis trop gros. J'ai expliqué cela de mon mieux à la vieille dame, et elle m'a dit, en se gonflant comme un ballon, que, lorsque les gens étaient réellement attachés, ils n'attachaient jamais d'importance à d'aussi légers obstacles.

– Mais vous avez dû lui faire la cour, Pétoncle ? vous lui avez dit des douceurs ?

– Non ; seulement j'ai employé un peu de sucre pour faire passer le goût nauséabond de ma longue note. Quant à la partie amoureuse de l'histoire, elle était toute de son côté. Je ne contredis jamais une dame, parce que ce n'est pas poli ; mais depuis que je me suis expliqué, la vieille dame s'est fâchée, et elle ne voudrait pas me faire crédit pendant un demi-trimestre,

n'est-ce pas, Clair-de-Lune ?

– C'est vrai, monsieur. Quand j'essaye de lui faire entendre raison, et que je lui promets, elle dit que c'est du clair de lune. Mais, massa, j'essaierai encore ; je crois avoir trouvé le moyen.

Et Clair-de-Lune disparut, nous laissant dans les ténèbres en ce qui regardait ses plans.

– Je m'étonne que vous ne vous soyez jamais marié, Pétoncle, observai-je.

– Vous ne vous étonneriez pas si vous saviez tout. Je dois dire qu'une fois, et une fois seulement j'en ai été bien près : et avec qui pensez-vous que ce fût ? avec une femme de couleur.

– Une négresse !

– Non, à demi noire, seulement d'un quart ; ce qu'on appelle une quarteronne dans les Indes occidentales. Mais, Dieu merci, elle m'a refusé.

– Elle vous a refusé ! Je n'aurais jamais cru, Pétoncle, que vous eussiez été refusé par une femme de couleur.

– Je l'ai été pourtant, Vous allez savoir comment la chose arriva. Elle avait été la femme mulâtresse (vous savez ce que cela signifie) d'un planteur, nommé Guinness ; il

mourut, et non-seulement il lui légua sa liberté, mais encore quatre bonnes maisons à Port-Royal, et deux douzaines d'esclaves. Il était mort depuis environ deux ans, et elle en avait trente quand je fis sa connaissance. Elle était très riche, car elle avait un bon revenu et ne dépensait rien, si ce n'est en bijoux et effets de toilette pour parer sa personne, qui était certainement d'une beauté remarquable, même à cet âge ; car elle n'avait jamais eu d'enfants. Or donc, si je n'étais pas tout à fait amoureux d'elle, je l'étais du moins de ses maisons et de son argent, et j'avais l'habitude de venir m'asseoir sous son balcon et de lui tenir de tendres propos. Un jour je lui fis une demande formelle.

– Massa Pétoncle, me dit-elle, être deux choses que je n'aime pas. La première, c'est que je n'aime pas votre nom. Supposé que j'accepte votre offre, vous devez changer de nom.

– Supposé que vous acceptiez mon offre, madame Guinness, vous changerez de nom. Je ne sais pas comment changer le mien, répondis-je.

– Je me suis informé, massa Pétoncle, et je trouve vous pouvez avoir un autre nom par un acte du parlement.

– Un acte du parlement ! m'écriai-je.

– Oui, massa ; et moi payer cinq cents pièces d'or, avant de souffrir que les gens m'appellent missy Pétonde ; c'est un coquillage.

Elle dit, et leva le nez en l'air.

– Hum ! repris-je ; et, je vous prie, dites-moi quelle est la chose que vous désirez ensuite ?

– L'autre chose, massa, est que vous ne pas avoir d'armoiries, ne pas avoir cachet à votre montre avec un oiseau ou un animal dessous ; maintenant supposé que vous acheter le droit de parler des armoiries, alors, massa, moi prendre la chose en considération.

– Épargnez-vous-en la peine, madame, dis-je en me levant précipitamment ; ma réponse est courte : Je vous verrais plutôt pendue, vous et toute votre génération.

– Ma foi, c'était une manière bien étrange de terminer une demande en mariage. Mais voici Clair-de-Lune.

Le noir entra dans la chambre, et mit sur la table une bouteille pleine.

– Voilà, monsieur, dit-il en riant.

– C'est bien, Clair-de-Lune ; maintenant

je vous pardonne ; mais comment avez-vous arrangé l'affaire ?

– Je vais vous dire toute l'histoire, monsieur : d'abord, j'ai été trouver missy O'Bottom, et je lui ai dit : Comment vous portez-vous ? comment vous trouvez-vous ce matin ? Massa va venir, je pense, sous peu de jours ; mais il a presque peur, que je dis, je dis. Elle dit : Pourquoi a-t-il peur ? – Il pense que vous êtes en colère ; vous ne voulez plus voir lui, vous n'aimez plus lui ; il est très fâché, très malade ; il est amoureux de vous beaucoup.

– Que diable avez-vous fait ? hurla Pétoncle. Me voilà encore rapatrié avec cette vieille femme ; je voudrais qu'elle fût amarrée au Royal-George en guise de bouée.

– Massa n'a pas entendu tout ; je lui dis : Missy O'Bottom, massa a demandé une chemise blanche ce matin, et je dis : Ce n'est pas le jour d'en changer, massa ; et il dit : Apportez-moi chemise blanche ; et alors il a mis sur lui chemise blanche, il a mis de belles culottes de toile à voile, et il m'a fait broser son plus bel habit bleu. Je lui dis : Pourquoi cela, massa ? Il a porté la main à la tête de lui, et a poussé un soupir ; il a dit : J'ai peur que missy O'Bottom ne m'écoute plus ; je n'ai pas

courage. Je l'ai habillé ; tout prêt à partir, il s'est rassis, et n'a pas été. Alors il dit : Clair-de-Lune, donnez-moi un verre de grog, alors j'aurai courage. Je vais chercher la bouteille, et je trouve tout le grog parti, pas une seule petite goutte de reste ; alors massa s'enfonce dans la grosse chaise de lui, et dit : Je ne puis jamais aller !

– Mais, dit missy O'Bottom, pourquoi n'envoyer pas chercher du grog ?

– Parce que, je dis, on n'a pas touché le quartier ; l'argent est tout en allé. Alors elle dit : Si votre pauvre massa est si fort mal, alors je vous donne une bouteille à crédit. Faites mes compliments à lui, et dites que je serai très heureuse de voir lui à la maison. Alors je dis : Missy O' Bottom, supposé que massa ne vienne pas sitôt qu'il aura pris deux verres de grog, coupez-moi la tête. Voilà tout, monsieur.

– Voilà tout ? vous m'avez mis dans un bel embarras, coquin ! Que faire maintenant ?

– Boire un verre de grog d'abord, Pétoncle, répondis-je, il y a assez longtemps que nous attendons, et nous arriverons au moyen d'arranger cette affaire.

- Bob, vous êtes un homme de sens, et la vieille femme n'avait pas tort d'envoyer la liqueur ; il faut un courage de Hollandais pour attaquer ce vieux bâtiment construit à la hollandaise. Faisons descendre les toiles d'araignée de nos gosiers, et nous verrons comment il est possible de nous tirer de là. Je pense que cette fois je payerai assez cher le droit de m'arroser le sifflet, Maintenant, Bob, que faut-il faire ?

- Je crois que vous ferez mieux de le laisser décider à Clair-de-Lune.

- C'est ce que je ferai. Maintenant, monsieur, comme vous m'avez mis dans l'embarras, c'est à vous à m'en faire sortir, entendez-vous ?

- Oui, massa Pétonde, j'y songe ; mais je n'ai pas courage.

- Je vous entends, noiraud ; tenez, buvez cela, et voyez si ça vous éclaircit les idées. Ce garçon est comme un commis de barrière, et prélève un droit d'entrée sur tout.

- Massa Pétonde, j'ai dit à missy O'Bottom, vous venir dès que vous aurez bu deux verres de grog. Supposons que vous n'en boirez qu'un.

- C'est mauvais, Clair-de-Lune, car je suis en train d'arranger le second ; trouvez

quelque chose de mieux.

– Un verre de grog, massa, donne pas plus qu'une idée, que j'ai donnée à vous.

– Eh bien, en voici un autre. Maintenant, rappelez-vous avant de le boire, qu'il faut me tirer de cet embarras, sinon je vous bats à vous rendre blanc comme neige.

– Si vous lavez un nègre pour le blanchir, massa Pétoncle, il ne sera pas blanc quand vous le repasserez, ajouta Clair-de-Lune.

– Le drôle se moque de moi, Bob, n'est-ce pas ? dit Pétoncle en riant. Maintenant, avant de boire, rappelez-vous les conditions.

– Boire d'abord, monsieur, et puis s'occuper ensuite, répondit Clair-de-Lune en avalant l'eau-de-vie. Eh ! je le tiens.

– Clair-de-Lune disparut aussitôt, et Pétoncle et moi continuâmes notre conversation en savourant notre grog, boisson qu'un marin ne refuse dans aucune des vingt-quatre heures.

Dix minutes après, Pétoncle aperçut Clair-de-Lune dans le petit jardin situé devant la maison.

– Voilà mon domestique, Bob ; que fait-il ?

- Il cueille un bouquet, voilà tout, à ce que je crois, répliquai-je en regardant à la fenêtre.

- Le pendard ! il va prendre tous mes chrysanthèmes ! arrêtez-le, Bob !

Mais Clair-de-Lune sauta par-dessus le petit enclos, et il n'y eut pas moyen de l'arrêter.

Il fut près d'une heure dehors. Quand il rentra, nous nous aperçûmes qu'il était habillé de son mieux, qu'il avait l'air d'un dandy, et s'était fait des plus belles fleurs de son maître un gros bouquet qu'il avait attaché à sa boutonnière.

- Tout va bien, monsieur, tout va bien. Ce dernier verre de grog m'a donné une bien belle idée ; vous n'aurez jamais plus de peine au sujet de missy O'Bottom.

- Écoutons-le, dit Pétoncle.

- Je me suis habillé de mon mieux, comme vous voyez, massa ; j'ai pris un bouquet.

- Oui, je vois cela, et vous mériteriez...

- N'importe, massa Pétoncle ; j'ai dit à missy O'Bottom : Massa ne peut venir ; il est très fâché de m'envoyer. Eh bien ! qu'elle dit, qu'avez-vous à dire ? Asseyez-vous, Clair-de-Lune ; vous êtes un très

brave garçon. Alors je dis : Massa Pétoncle aime vous à la folie, il pense toute la journée comment faire pour rendre vous heureuse ; alors il dit : Missy O'Bottom très belle femme, faire une très belle femme !

– Alors madame O'Bottom dire : Attendez un instant ; et elle apporta une bouteille de son buffet, et me fit boire quelque chose qui réchauffa vraiment l'estomac de moi.

– Alors elle dit : Clair-de-Lune, que dit votre monsieur ? Alors je dis : Massa dit vous très belle, vous faire une bonne femme ; mais il secoue la tête et dit : Je suis très vieux, bon à rien, je pense toute la journée comment la rendre heureuse, et j'ai trouvé le moyen, Clair-de-Lune : vous jeune homme, vous beau garçon, vous bon serviteur ; il me coûte de séparer moi de vous, mais je pense vous faire à missy O'Bottom un très bon mari : ainsi je ne m'en soucie pas pour moi ; allez chez missy O'Bottom, et dites-lui que j'envoie vous ; que je sépare moi de vous, et que je donne vous à elle pour mari.

Pétoncle et moi éclatâmes de rire.

– Eh bien, qu'a dit madame O'Bottom à cela ?

- Elle s'est levée tout en fureur, et a essayé d'attraper moi par les cheveux ; mais je me suis baissé, et elle a manqué moi ; alors elle dire : Vilain coquin de noir, dites à votre massa, supposé qu'il vienne ici, je casserai sa tête blanche et chauve, et supposé vous venir jamais ici, j'aplatirai votre crâne noir et laineux.

- Voilà tout, massa Pétoncle ; vous voyez que tout va bien maintenant, et j'ai mon gosier sec de parler.

- Tout va bien ; vous croyez cela ; je n'ai jamais eu l'intention de me fâcher avec cette vieille femme. Qu'en pensez-vous, Bob ? est-ce bien ?

- Mais il faut ou vous fâcher ou l'épouser, c'est clair.

- Eh bien donc j'en suis débarrassé ; ainsi tout va bien. Heureux celui qui peut se délivrer du mariage en sacrifiant un bouquet et deux verres de grog !

- Trois verres, massa Pétoncle, dit Clair-de-Lune.

- Eh bien, trois verres ; voilà, fripon, et c'est bon marché. Dieu merci, c'est mercredi prochain que je touche mon quartier de pension. Bob, il faut dîner avec moi, plantez là le service dès aujourd'hui

- De tout mon cœur, répondis-je, et j'apaiserai mes remords de conscience en me promenant toute la nuit sur le rivage ; mais, Pétoncle, regardez, il n'y a qu'une goutte d'eau-de-vie dans la bouteille, et vous n'en avez plus. Je suis comme vous, entièrement à sec, vous savez la difficulté.

- Elle frappe mes yeux, Bob, mais que faire ?

- Je vais vous le dire : en premier lieu, qu'avons-nous pour dîner ?

- Clair-de-Lune, qu'avons-nous pour dîner ?

- Pour dîner, monsieur ? je n'ai pas encore pensé au dîner ; que voulez-vous avoir, massa ?

- Mais ce qu'il y a à la maison, Clair-de-Lune ?

- Laissez-moi voir ; massa. D'abord nous avons un très beau morceau de porc salé ; ensuite nous avons du porc salé, et ensuite... laissez-moi réfléchir... ensuite nous avons... nous avons du porc salé, massa.

- En somme, il résulte de tout cela, Bob, que nous n'avons qu'un morceau de porc salé ! pouvez-vous vous en contenter ?

- Un canard peut-il nager, Pétoncle ?

- Nous avons aussi beaucoup de pois.

- Eh bien donc ! Pétoncle, tout ce qu'il faut, c'est de mettre le pot au feu ; après cela, vous n'aurez probablement pas besoin de Clair-de-Lune, et nous veillerons à la cuisine ; envoyez-le avec un billet à M. Johns, et il nous rapportera une couple de bouteilles.

- Vraiment, c'est une excellente idée, massa Farran ; je vais mettre le porc dans la marmite, puis je partirai et serai de retour dans une heure.

- Vous n'y parviendrez jamais, monsieur Clair-de-Lune. Quelle heure est-il maintenant ? Miséricorde ! Comme le temps passe dans votre société, Pétoncle ! Il est quatre heures, il fera nuit à six.

- N'importe, massa, j'ai toujours clair de lune partout où je vais, dit le noir en montrant ses dents.

- Il faudra deux heures pour faire cuire le porc, Bob ; ce garçon-là a été si occupé ce matin, qu'il a entièrement oublié le dîner.

- C'était à vous d'y songer, massa Pétoncle.

- C'est vrai ; mais partez le plus tôt possible et revenez de même. Voici le

billet.

Clair-de-Lune prit le billet, regarda l'adresse comme s'il avait su lire, et au bout de quelques instants on le vit partir.

– Et maintenant, Pétoncle, dis-je, comme Clair-de-Lune est absent pour quelques heures, si vous nous filiez un fil de caret, autrement dit, si vous nous contiez une histoire pour passer le temps ?

– Je vais vous dire une chose, Bob ; je ne suis pas en aussi bon état qu'autrefois, j'ai idée qu'à mesure que ma tête a perdu ses cheveux, ma mémoire s'en est allée par la transpiration insensible.

– N'importe, il doit vous rester encore quelque souvenir ; vous ne pouvez être entièrement à vide.

– Non, mais mon verre l'est, je vais donc le remplir, et puis je vous dirai comment j'ai commencé à aller en mer.

– C'est précisément ce qui me plaira le plus à entendre.

– Saches donc que, comme tous les Pétoncles en général, je suis lié sur le bord de la mer, à un quart de mille de Douvres, près de la colline de Shakespeare. Mon père était pêcheur de profession et contrebandier d'habitude. Tout ce qui

tombait dans sa nasse était de bonne prise ; mais sa chaumière était petite, on le croyait très pauvre et très mauvais pêcheur ; car il rapportait rarement beaucoup de poisson ; mais il y avait une bonne raison pour cela, c'est qu'il mettait rarement ses filets à l'eau. Sa principale affaire était de prendre sur les bâtiments qui descendaient le canal des marchandises embarquées pour être exportées et de les mettre à terre.

Vous savez, Bob, qu'il y a divers objets dont l'entrée est interdite, même en payant des droits ; et quand ces marchandises, telles que soieries, etc., sont saisies ou se trouvent sur des prises, on les vend à charge d'exportation ; or, à cette époque, on les prenait à bord dans la Tamise, et on les remettait à terre dès qu'on était dans le canal, et les bateaux pêcheurs étaient ordinairement employés à ce service.

Mon père était bien connu pour ce genre de besogne ; il réussit toujours, et ne fut jamais soupçonné. Bien entendu que s'il avait été une fois attrapé, on aurait eu les yeux sur lui, après lui avoir fait subir sa peine.

Voici comment mon père s'y prenait : A environ cinquante toises de sa demeure, il

y avait un long canal souterrain venant de quelques maisons employées comme manufactures. Ce canal s'étendait jusqu'à la mer, au niveau de la marée basse, et passait à côté de notre chaumière. Mon père avait fait, de sa cave dans le canal, une ouverture de communication assez grande pour qu'un seul homme pût y marcher à genoux. À la marée basse, il arrivait avec sa barque. Les marchandises étaient convenablement garanties de l'humidité et de la boue par des sacs de prélard goudronné ; il les attachait à une corde qui traversait le canal et menait de la cave à la mer. Quand l'eau était montée assez haut pour recouvrir l'embouchure du canal, il jetait ses sacs à la mer, amarrait sa barque, rentrait chez lui, retirait les sacs et les mettait en lieu de sûreté. Comprenez-vous ?

Mon père n'avait pour l'aider que mon frère, grand gaillard solide, plus âgé que moi de sept ans, et ma mère qui donnait un coup de main quand il le fallait.

Ainsi il garda son secret et devint riche. Quand tout était en ordre, il ramenait sa barque au port, l'attachait, et revenait à la maison aussi innocent qu'un agneau. J'avais environ huit ou neuf ans, et j'allais dans la barque avec mon père et mon frère, car il

fallait au moins trois personnes pour la diriger convenablement. Comme un pot d'étain, si je n'étais pas très gros, j'étais très utile.

Il arriva que mon père fut averti qu'un brick, à l'ancre dans le port de Douvres, mettrait à la voile le lendemain, et qu'il avait à bord une grande quantité de dentelles et de soieries achetées à la douane de Douvres à charge d'exportation. Ce brick devait les remettre à terre pour qu'elles fussent expédiées à Londres.

L'envoi des marchandises à Londres ne nous regardait pas ; c'était l'agent de Douvres qui en était chargé ; nous laissions les objets chez lui, et nous étions payés recta.

Nous allâmes au port où nous trouvâmes le brick prêt à partir ; nous fîmes donc toute diligence pour sortir avant lui. Il ventait frais du nord-est, et la houle était assez forte.

Comme nous ramions hors du port, l'agent de Londres, joli petit garçon à face ronde, en culotte noire, et à tête blanche et chauve, nous appela et nous dit qu'il avait besoin d'un bateau pour aller à bord d'un vaisseau en pleine mer ; il nous demanda si nous voulions le prendre.

Ce n'était qu'une ruse : il voulait aller avec nous à bord du brick pour arranger les choses, et revenir dans le canot du pilote. Nous hissâmes notre grand foc, nous tirâmes à l'arrière notre écoute de misaine, et fûmes bientôt hors du port ; mais nous trouvâmes la mer agitée en diable, et plus de vent que nous ne nous attendions à en trouver. Le brick sortit du havre avec son écoute large, et nous descendîmes la voile de misaine pour y prendre des ris.

Mon père et mon frère étaient occupés à ce travail, et je tenais la barre ; l'agent me dit : – Quand avez-vous l'intention de faire un voyage ? – Plus tôt que mon père ne pense, répondis-je, car je veux voir le monde.

Hélas ! comme vous allez l'apprendre, c'était aussi plus tôt que je ne pensais.

Dès que le brick fut dehors, nous courûmes sur lui, et mon père et l'agent montèrent à bord, non sans difficulté, car la mer était grosse et haute, et le vent contrariait la marée. Mon frère et moi fûmes laissés dans la barque pour suivre dans les eaux du navire ; mais comme mon frère s'avançait pour lancer le cordage, sa jambe s'embarassa dans le repli, et il tomba à la mer. Cependant on parvint à le hisser à bord, et on me laissa seul dans la

barque.

Ce n'était pas peu de chose pour moi de suivre vent arrière, avec un grand foc et sans assistance ; je restai dans les eaux du brick, et nous courions tous deux à peu près cinq milles à l'heure. J'attendais que mon père eût fait ses paquets et les eût disposés de manière à pouvoir les amener dans sa cave.

Le canal de la Manche était rempli de vaisseaux, longtemps retenus au port par le vent d'ouest. Il y avait environ une heure que je suivais le brick, quand l'agent retourna à terre dans un canot de pilote, et j'espérais que mon père aurait bientôt fini. Le vent sauta vers le sud, le temps devint brumeux, et je pouvais à peine distinguer le navire. Il pleuvait fort, il ventait plus fort encore, et je désirais que mon père fût bientôt prêt, car les bras me faisaient mal d'avoir dirigé si longtemps la barque. Il m'était impossible de quitter la barre, et je gouvernais vers une masse noire qui me semblait être le brick, à travers le brouillard. La brume devint si épaisse que je ne pouvais voir à une demi-toise de ma barque, et je savais à peine comment manœuvrer, Je commençais à avoir peur ; la fatigue, le froid et la faim m'accablaient. Je passai ainsi plus d'une

heure ; enfin, le brouillard s'éclaircit un peu, et je vis l'arrière du brick, précisément devant moi. Mon petit cœur bondit de plaisir ; je m'attendais à le voir aussitôt virer de bord, à recevoir les éloges que mon père ne pouvait manquer de me faire de ma belle conduite, et, ce qui était encore plus à propos, à trouver quelque chose à manger et à boire.

Mais non, le navire descendit le canal, et je le suivis encore pendant plus d'une heure. Tout à coup le vent souffla avec violence ; j'avais peine à manœuvrer la barque, elle repoussait mes faibles bras, et j'étais entièrement épuisé.

Le temps s'éclaircit tout à fait, et je pus voir distinctement le vaisseau ; je m'aperçus aussitôt que ce n'était pas le brick, mais une chaloupe que j'avais prise pour lui. Je ne savais que faire ; mais je me conduisis comme se seraient conduits la plupart des enfants de neuf ans dans un cas semblable. Je m'assis et pleurai, tenant toujours la barre à la main et gouvernant de mon mieux.

Enfin, je ne pus la tenir plus longtemps ; je courus à l'avant, larguai les drisses du foc et de misaine, abaissai les voiles sans pouvoir les tirer dans la barque, et restai là comme un jeune ours qui va à la dérive

dans un cuvier.

Je regardai autour de moi ; il n'y avait pas de vaisseaux à une distance rapprochée ; la chaloupe m'avait laissé à deux milles à l'arrière la rafale soufflait du sud-est, et la mer était grosse. Les mouettes et les oiseaux de mer tourbillonnaient et criaient dans la tempête et en approchant de moi, ils semblaient me regarder avec leurs yeux perçants, et me dire : – Que diable faites-vous là ?

Ma barque était légère comme un liège, j'étais ballotté par un roulis effroyable, l'eau s'embarquait à bord, le foc qui était dans l'eau à l'avant l'avait tournée au vent et faisait une espèce d'ancre flottante.

Enfin, il n'y eut plus rien en vue. Je m'étendis au fond de ma barque, et je m'assoupis. Je ne me réveillai qu'au point du jour je me levai, et je jetai les yeux autour de moi. Il ventait plus fort que jamais ; quoiqu'il y eût quelques vaisseaux au loin qui fuyaient devant la bourrasque, ils ne me virent ou ne me remarquèrent pas. Je fus très triste toute la journée ; les pleurs coulaient le long de mes joues et les éclaboussures de la mer avaient rempli mes yeux d'eau salée. Je ne vis enfin que les vagues courroucées et rugissantes ;

j'adressai au, ciel toutes les prières que je savais, c'est-à-dire le *Pater*, le *Credo* et tout ce que je pus me rappeler de mon catéchisme.

Il pleuvait par torrents ; j'étais mouillé, mort d'inanition, glacé. À la nuit l'épuisement me procura encore un profond sommeil. Le matin revint, le soleil brilla, la tempête s'était apaisée, et je me sentis moins abattu ; mais j'étais fou de soif et de faim, et si faible, que je pouvais à peine me tenir debout. Je regardai encore çà et là autour de moi, et me couchai de nouveau.

Dans l'après-midi, je vis un grand vaisseau qui venait droit à moi ; cette vue me donna de la force et du courage. Je me levai, j'agitai mon chapeau, et on m'aperçut. La mer était encore très houleuse mais le vent était tombé. Le bâtiment vira de bord de manière à me placer sous son vent. On ne pouvait mettre un canot en mer, mais les flots firent arriver le navire sur moi, et je fus bientôt près de lui.

Des matelots se tinrent prêts dans les chaînes avec des cordages, et je savais que c'était là ma seule ressource. Enfin, une lame fit arriver le bâtiment droit sur ma barque, que les grandes chaînes firent couler à fond en la frappant. Deux

matelots me saisirent par la nuque et m'enlevèrent pendant que le vaisseau se remettait au vent. Ils me halèrent à bord, et je fus sauvé.

– Vraiment vous n'avez échappé que par miracle.

– Eh bien donc ! dès qu'on m'eut donné à manger, je contai mon histoire. Le navire traversait la Manche, et appartenait à la compagnie des Indes orientales. Il n'était pas invraisemblable qu'il trouvât un moyen de me renvoyer à Douvres. Les passagers, surtout les dames me témoignèrent beaucoup de bonté, et, comme le mal était sans remède, je fis mon premier voyage aux Indes orientales.

– Et votre père et votre frère ?

Je ne les rencontrai qu'environ six ans après. Je sus qu'ils s'étaient trouvés dans une position à peu près semblable ; ils avaient perdu la barque, et le temps était trop mauvais pour qu'on put les reconduire à terre. Comme le mal était aussi sans remède, ils firent leur premier voyage aux Indes occidentales.

Telle fut la dispersion d'une famille jusqu'alors si unie. Deux s'en allèrent à l'ouest, l'un s'en alla à l'est, la barque s'en alla au fond de l'eau, et ma mère, après

avoir attendu un mois ou deux, et croyant mon père mort, s'en alla avec un soldat. Tous furent dispersés par un maudit grain de vent du nord-est. C'est de cette manière que je me mis en mer pour la première fois, Bob, et maintenant il serait temps que Clair-de-Lune revint.

Mais Clair-de-Lune se fit attendre. Quand il revint, il faisait tout à fait nuit, et nous avions allumé la chandelle, d'autant plus impatients de ce délai que la bouteille était vide et que nous avions grand appétit. Enfin nous entendîmes courir à la porte, et Clair-de-Lune parut avec les bouteilles de liqueur spiritueuse, et si animé qu'on eût dit que lui-même en avait fait usage.

Le porc et les pois furent bientôt sur la table. Nous dînâmes joyeusement, nous étions à causer en achevant la première bouteille, et il était près de onze heures quand nous entendîmes du bruit à la porte, nous aperçûmes quelques figures d'hommes qui s'arrêtèrent un moment, et disparurent. La porte s'ouvrit, et Clair-de-Lune sortit.

Quelques secondes après il revint, tenant entre ses bras un baril de liqueur spiritueuse, qu'il posa sur le plancher. Il ricanait en ouvrant une large bouche : sans dire un mot, il quitta la chambre et revint

avec un autre baril. – Mais qui diable est cela ? s'écria Pétoncle .

Clair-de-Lune ne répondit point, mais il sortit et apporta successivement six barils qu'il plaça en rang sur le plancher ; puis il ferma la porte d'entrée, la verrouilla, éclata de rire en se tenant les côtés : pendant ce temps, Pétoncle et moi étions dans un état d'étonnement et d'attente :

– D'où diable vient tout cela ? s'écria Pétoncle en se levant de son fauteuil ; dites-le-moi, monsieur, ou sinon...

– Je vais dire tout à vous ; massa Pétoncle, vous verrez que je suis pour vous un meilleur ami que missy O'Bottom. Maintenant vous avez de l'eau-de-vie en quantité, et vous n'avez pas besoin de gronder Clair-de-Lune s'il en prend une petite goutte. Tout cela est pour vous, massa Pétoncle.

Je me sentais une vive curiosité, et je pressai Clair-de-Lune de raconter son aventure.

– Je dirai tout à vous, massa. Quand je revins avec les deux bouteilles, je rencontrai beaucoup de gens avec les barils. Ils me dirent : Le diable vous emporte ! qui êtes-vous ? Je leur dis : Je viens de la station, j'apporte à massa deux

bouteilles, et je leur montrai. Alors ils me dirent : Où est votre massa ? et je leur dis : À sa maison, à Ryde. Alors ils crurent que vous étiez mon massa, vous, massa Farran. Ils dirent : Oui, nous savons cela ; nous l'épions ici, mais nous allons assommer vous. Alors je dis : Pourquoi cela ? massa aime à boire. Pourquoi donnez-vous pas à massa des barils, et alors il ne dirait jamais rien, que de temps en temps, à cause de l'amirauté. Alors ils dirent : Vous êtes sûr de cela ? Et je dis : Très sûr que massa ne dirait jamais un mot. Alors ils parlèrent longtemps ; enfin ils vinrent à moi et dirent : Venez avec nous et montrez-nous la maison de massa. Deux hommes accompagnèrent moi et arrivé à la porte, je dis : Voilà la maison de massa quand il demeure à Ryde, et vous voyez là massa. Je leur montrai massa Pétoncle, mais ils virent massa Farran. Ils dirent : C'est bien ; dans trois heures, quatre heures au plus, vous trouverez six barils ici ; dites à votre massa que toutes les fois que nous amènerons des barils, il en aura six. Alors ils partirent, et puis revinrent, et laissèrent les barils. Voilà tout, massa.

– Coquin ! m'écriai-je en me levant, vous m'avez compromis ; je perdrai ma commission, si cette affaire est

découverte.

- Non, massa, il n'y a que les contrebandiers qui ont tort ; ils ont fait une petite méprise ; voilà tout. Si l'on jugeait vous à une cour martiale, je rendrais témoignage, et ferais absoudre vous.

- Mais que ferons-nous de ces barils ? dis-je en m'adressant à Pétoncle.

- Ce que nous en ferons, Bob ? mais c'est un présent, un présent bien venu, et très beau par-dessus le marché. Je ne les garderai pas, je vous le promets. Que cela ne vous inquiète donc pas ; ils passeront tous sans contrebande.

- À cette condition, Pétoncle, répondis-je, je ne vous dénoncerai pas.

Je savais parfaitement bien ce qu'il voulait dire en promettant de ne pas les garder.

- Voilà ce que je vais-faire, massa Pétoncle, dit Clair-de-Lune d'un air grave, je vais les porter à la douane ce soir ou demain matin.

- Demain, Clair-de-Lune ! répondit Pétoncle ; à présent faites-les disparaître.

Je ne jugeai pas à propos de faire une enquête ultérieure ; mais je découvris par

la suite que les contrebandiers, fidèles à leur parole. et toujours dans l'erreur, continuaient à laisser six barils dans le jardin du vieux Pétoncle, lorsqu'ils réussissaient à débarquer une cargaison, ce qu'ils firent constamment malgré tous mes efforts.

Cette affaire me procura un renseignement : ce fut le nombre de cargaisons qui étaient débarquées, comparé à celui des cargaisons saisies durant le reste du temps que je fus en station. Je trouvai qu'il était dans la proportion de dix sur onze.

Je calculai les cargaisons débarquées par les remarques du vieux Pétoncle, qui, lorsque je lui rendais visite, avait coutume de dire très tranquillement :

– Je ne serais pas étonné, Bob, que les contrebandiers eussent débarqué un chargement cette nuit en dépit de toute votre vigilance. Faisait-il bien noir ?

– Au contraire, répondis-je en regardant la figure impassible du nègre, je soupçonne qu'il y avait clair de lune.